

JULES RENARD

LA
MAÎTRESSE

nrf

GALLIMARD



LA MAÎTRESSE

Œuvres de
JULES RENARD

nrf

LA LANTERNE SOURDE.
BUCOLIQUES.
L'ÉCORNIFLEUR.
L'ŒIL CLAIR.
LES CLOPORTES.
NOS FRÈRES FAROUCHES.
LA MAÎTRESSE.
LE PAIN DE MÉNAGE.
LE PLAISIR DE ROMPRE.
POIL DE CAROTTE.
LA BIGOTE.
JOURNAL.
LETTRES INÉDITES.

JULES RENARD

LA
MAÎTRESSE

nrf

GALLIMARD

POUR PARLER

I

RÉTICENCES

MAURICE

Comme je vous embrasserai !

BLANCHE

Mon pauvre ami, ce qui nous arrive me désole, et je jure que je ne m'y attendais pas. Je ne voyais en vous qu'un garçon bien élevé, bon danseur, causeur agréable, mais sceptique. Je me disais :

— Il n'aimera jamais personne.

Sans penser à mal, je vous demandais de me reconduire et voici que, tout à coup, vous m'aimez, vous souffrez et vous me faites souffrir. Oh ! je m'en

veux. J'ai été imprudente. Comment sortir de là ?

MAURICE

Nous sommes à peine entrés. Pourquoi vous débattre ? C'est si simple que vous m'aimiez et que je vous aime.

BLANCHE

D'abord je n'ai pas dit que je vous aimais. Non, je ne l'ai pas dit. J'ai seulement dit que vous me plaisiez autant qu'un autre.

MAURICE

Vous vous reprenez vainement, trop tard. Moi je répète que je vous aime et vous aimerai autant que possible, tout mon saoul, et je vous défierai de rester froide. Comme vous devez être bonne à embrasser !

BLANCHE

Vous arrangez les choses tout seul.

Mais rien n'est convenu. Si, pour ne point vous peiner, j'ai dit un mot de trop, je le regrette et vous fais mes excuses.

MAURICE

Je n'en veux pas. Je garde le mot de trop. Ne vous défendez donc plus. Ça froisse et on perd du temps.

BLANCHE

Je lutte encore. J'ai mes raisons. Vous êtes tellement jeune ! plus jeune que moi. Quel âge avez-vous, au juste ?

MAURICE

Un homme est toujours plus vieux qu'une femme.

BLANCHE

Vous m'aimez maintenant. Je le crois. J'admets que je vous aime. Ce sera sans doute un caprice pour vous,

et pour moi toute une affaire grave. Combien de temps ça durera-t-il ?

MAURICE

Vous désirez le savoir exactement, à une heure près ?

BLANCHE

Plaisantez. Je ne ris pas. Il s'agit peut-être de ma dernière passion. J'ai le droit de réfléchir.

MAURICE

On dirait que vous parlez d'un embarquement. Chère belle femme, je vous aimerai dix ans ou dix jours, sans tenir compte des promesses. Certes, j'ai l'intention de vous aimer toute votre vie. Mais ça dépend beaucoup de vous. Rendez-moi heureux, au plus vite, tout de suite, et si vous me rendez bien, bien heureux, je me laisserai retenir, et je prolongerai volontiers mon bonheur jusqu'à la mort.

BLANCHE

Quel malheur ! Vous m'effrayez et vous m'attirez. J'en pleurerais. Qu'avais-je besoin de vous connaître ? J'étais tranquille. Me voilà brisée.

MAURICE

Voulez-vous vous asseoir un peu ?

BLANCHE

Croyez-vous qu'on puisse s'asseoir sans danger, sur un banc, à une heure du matin ?

MAURICE

Nous ne ferons pas de bruit.

II

LE NEZ DU GOUVERNEMENT

Blanche s'assied, inquiète, et regarde autour d'elle. Personne. A peine assis, ils se sentent gênés. Maurice n'ose pas « toucher » déjà, en le faisant exprès. Les branches minces remuent dans l'air doux. On distingue là-bas des monuments de Paris.

BLANCHE

Oh ! ces deux ombres ! Allons-nous-en. Si elles nous attaquaient.

MAURICE

Ce sont deux sergents de ville.

BLANCHE

Pourquoi s'approchent-ils ?

MAURICE

Pour voir si nous nous endormons sur le banc.

BLANCHE

On n'a donc pas le droit de dormir sur un banc ?

MAURICE

Non, ça fait du tort aux hôtels meublés et ça encourage l'assassinat.

BLANCHE

Marchons. Les deux ombres nous suivent-elles ? J'ai peur du gouvernement.

MAURICE

Quelle idée ! Vous connaissez le gouvernement ?

BLANCHE

Qui sait ? J'ai, comme tout le monde, des ennemis. L'un d'eux peut être

intime avec le préfet de police et me faire espionner.

MAURICE

Vous dites cela sans rire. Vous n'êtes donc pas libre ?

BLANCHE

Si, de cœur, mais ne m'aliénez point le gouvernement.

MAURICE

Entendu. Je comprends toutes les faiblesses. Où faut-il que je vous ramène ?

BLANCHE

A ma porte, s'il vous plaît.

MAURICE

Encore un bout de promenade ?

Blanche veut bien ; et ils tournent une fois de plus autour de la maison où elle habite. La

régularité de leur marche permet à Maurice de « toucher » maintenant, sans qu'il y ait effronterie de sa part. Ils vont au pas, la jambe droite de Blanche collée à la jambe gauche de Maurice, au point qu'un instant elles font frein, et qu'ils s'arrêtent, souriants, les yeux dans les yeux, serrés, en effervescence, tout raides.

nrf